

François ROTH

*Professeur émérite d'Histoire contemporaine à l'Université de Nancy 2*

## La bourgeoisie nancéienne autour de 1900 : ses différentes strates, ses activités, ses modes de relation à la culture

J'ai proposé un sujet ambitieux, trop ambitieux, impossible et cependant nécessaire, celui de la bourgeoisie nancéienne autour de 1900. Son approche est délicate et restera incomplète car elle se heurte à trois difficultés :

- Il n'existe aucune étude historique sérieuse sur la société nancéienne et les positions occupées dans la vie urbaine par les catégories bourgeoises. En effet, la remarquable thèse publiée en 1978 par notre collègue et amie Odette Voilliard, *Nancy au XIX<sup>e</sup> siècle, 1815-1871. Une bourgeoisie urbaine*<sup>1</sup>, s'arrête en 1871, une date qui marquait une coupure majeure pour la ville de Stanislas et sur laquelle nous reviendrons bientôt.

- Les archives notariales qui permettent, grâce aux testaments et aux inventaires après décès, de pénétrer un peu dans les intérieurs familiaux, sont ouvertes seulement jusqu'en 1904. Or, les individus ou les couples qui ont acheté des meubles et des objets Art nouveau, étaient alors dans la force de l'âge et leurs successions ne se sont ouvertes que vingt, trente, quarante ans après. En raison de cette lacune l'historien peine à saisir leurs goûts et leur rapport à l'objet moderne.

- A ces deux difficultés spécifiques à Nancy viennent se superposer les difficultés plus générales liées à l'usage du mot bourgeoisie et d'abord à son imprécision. Où commence la bourgeoisie ? Où s'arrête-t-elle ? On manque de

---

1. - O. VOILLIARD, *Nancy au XIX<sup>e</sup> siècle, 1815-1871. Une bourgeoisie urbaine*, Paris, 1978.

critères précis pour fixer les seuils. On constate souvent un fort décalage entre la réalité sociale et les perceptions que les individus et les familles se font de leur rang. Le terme « bourgeoisie »<sup>2</sup> est un mot déprécié en raison des connotations négatives véhiculées par la presse, la littérature, la polémique politique et idéologique. Malgré tous ces inconvénients, risquons quand même de l'employer pour les années 1890-1910. Rappelons enfin pour le plus grand malheur des idéologues que la bourgeoisie n'est pas un groupe social cohérent. Ses composantes diverses sont imbriquées les unes avec les autres ; elles peuvent nouer des relations entre elles, elles peuvent avoir des intérêts communs, mais aussi entrer en conflit. Souvent entre ces composantes, le lieu d'habitation, la religion, les activités professionnelles installent des cloisonnements que seuls quelques individus ou familles sont en mesure de franchir et de dépasser. Plutôt que de la bourgeoisie nancéienne, il vaut mieux parler de bourgeoisies ou plutôt des élites urbaines.

### *1. - Les bourgeoisies nancéiennes*

Deux remarques générales aident à situer les élites urbaines dans leur époque. A la suite de la guerre franco-allemande, Nancy s'était retrouvée placée, comme on disait alors, à l'extrême frontière ; elle connut un essor considérable comme le rappelle aujourd'hui le patrimoine bâti hérité de cette époque. En une génération sa population avait doublé et dépassait les 100 000 habitants. Depuis que Metz et Strasbourg avaient été annexées à l'Empire allemand, Nancy était devenue la capitale de la France de l'Est. Parmi les nouveaux habitants de Nancy, beaucoup étaient des Alsaciens et des Lorrains venus des provinces perdues. Le livre récent d'Hélène Sicard-Lenattier<sup>3</sup> a attiré notre attention sur ces nouveaux venus qui ont apporté à la cité ducale leurs capitaux, leur esprit d'entreprise et leurs talents et qui se sont rapidement intégrés dans la population existante, tout en conservant, au moins pour la première génération, leurs caractéristiques propres.

Nancy était une ville dynamique ouverte à l'innovation, une ville creuset, où se créait des richesses et où l'ascension sociale était rapide. Dans cette ville dont

---

2. - A. DAUMARD, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris, Aubier, 1987 ; J.-P. CHALINE, *La bourgeoisie de Rouen. Une élite urbaine du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1982 ; Ch. CHARLE, *Histoire sociale de la France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Points Seuil, 1991.

3. - H. SICARD-LENATTIER, *Les Alsaciens-Lorrains à Nancy*, Nancy, 2002.

la population augmentait principalement grâce aux apports extérieurs, où les fortunes pouvaient s'acquérir en moins d'une génération, les nouveaux Nancéiens durent trouver leur place aux côtés des familles plus anciennement établies dans la ville ; ils firent bouger les hiérarchies sociales au détriment des héritiers des familles possédantes, devenues rentières ou dont les enfants étaient partis à Paris. La création de nouvelles activités facilita la reconnaissance sociale de ces arrivants dans leur nouvelle ville. On l'observe dans l'université, principalement la médecine mais pas exclusivement. Un exemple me vient à l'esprit, celui du physicien Ernest Bichat, fils d'un jardinier de Lunéville devenu doyen de la faculté des Sciences. On l'observe dans l'industrie (le fabricant de cartes postales Albert Bergeret), le commerce et la banque. Citons deux exemples parmi les Alsaciens et les Lorrains venus des provinces perdues. En premier lieu il faut signaler la famille Berger-Levrault, venue de Strasbourg et qui installa à Nancy rue des Glacis, sur un ancien cimetière, l'imprimerie et la maison d'édition bien connue au niveau national. En second lieu, le jeune ingénieur strasbourgeois Emile Diebold arrivé à Nancy seulement en 1894 fonda une entreprise de matériel de brasserie et de malterie vite prospère et qui exporta bientôt dans le monde entier. A leurs côtés de nombreux jeunes hommes sans patrimoine venus de la campagne et des petites villes de l'Est se sont élevés par leur travail à la force du poignet et sont devenus en vingt ans, en trente ans des personnalités de premier plan dans leur profession, dans la ville, dans la région.

Grâce à ces multiples apports, les catégories bourgeoises du Nancy du Second Empire furent renouvelées, étoffées, diversifiées. A côté de la bourgeoisie possédante installée depuis deux ou trois générations où dominaient les rentiers et les propriétaires, des officiers retraités et des professions libérales (avocats, notaires, médecins), de nouvelles composantes s'étoffèrent et prirent leur place parmi les élites urbaines : les fonctionnaires (magistrats, professeurs), les professions de la santé très bien représentées à Nancy, les ingénieurs et les cadres d'entreprises (dirigeants de la Compagnie de l'Est) ; encore réduite avant 1870, cette catégorie s'étoffa rapidement avec l'essor de l'industrie et des transports. Surtout il faut mettre l'accent sur les commerçants, les négociants, les entrepreneurs de travaux publics et de transports. La réussite est symbolisée par la famille Corbin<sup>4</sup> dont les ancêtres étaient des paysans et des vigneronns de Malzéville et de Lay-Saint-Christophe. A la fin du Second Empire, Antoine Corbin, un soldat qui avait fait la guerre de Crimée, ouvrit un bazar dans les arcades de la porte Saint-Nicolas ; un quart de siècle plus tard, il ouvrait près de la gare les Magasins Réunis éclairés par la fée électricité. Après sa mort survenue

---

4. - Ph. BOUTON-CORBIN, *Eugène Corbin, collectionneur et mécène de l'Ecole de Nancy*, Nancy, 2002.

en 1901, ses fils Eugène et Louis et son gendre Charles Masson poursuivirent l'extension et ouvrirent des succursales dans la région et jusqu'à Paris. Cette réussite de la famille Corbin reste malgré tout exceptionnelle. Les chefs d'entreprise et les industriels étaient une fraction plus aisée souvent issue de la précédente ; beaucoup avaient réussi en une génération dans les industries mécaniques, le textile et l'habillement, le cuir et la chaussure, les industries alimentaires, le bâtiment. Prenons quelques exemples, d'abord celui de la famille Vilgrain. Jean-Baptiste Vilgrain issu d'une longue lignée de paysans du pays messin, venait de Metz ; il avait suivi ses patrons Bouchotte dont il était l'employé de confiance ; les moulins Bouchotte furent d'abord installés à Frouard où résidait et mourut Jean-Baptiste (4 juillet 1902). Au fil des années il était devenu l'un des quatre actionnaires de la société en nom collectif « Emile Bouchotte et C<sup>ie</sup> ». Ce fut son fils Louis Vilgrain qui conquist une position industrielle et sociale considérable avec la construction et l'exploitation des Grands Moulins, l'installation de sa famille dans l'immense maison de la rue de la Ravinelle, son élection à la présidence de la Chambre de commerce et d'industrie. Le président Vilgrain était l'un des personnalités nancéiennes les plus en vue. Ensuite il faut citer la famille Daum originaire de Bitche dont le père un ancien notaire, avait racheté le petite verrerie utilitaire du Pont-Cassé. A partir de cette base ses deux fils Auguste, l'ingénieur et Antonin l'administrateur et le financier lancèrent au début des années 1890 la grande verrerie d'art dont vous connaissez la réputation. J'ajouterai qu'Antonin, beau-frère du banquier Charles Renauld dont je vais bientôt parler, avait pris pied dans de multiples affaires et qu'il était un des membres les plus influents de la Chambre de commerce présidée par Vilgrain. La réussite d'Albert Bergeret venu jeune de la Haute-Saône, d'abord contremaître à l'imprimerie Royer, qui se lança en 1898 dans la carte postale et connut un foudroyant, fut aussi un exemple de cet esprit d'entreprise et d'adaptation à la nouveauté des Nancéiens de cette époque. Parmi les ingénieurs devenus chefs d'entreprises, citons les noms des deux patrons successifs de Pont-à-Mousson Xavier Rogé et son successeur Camille Cavallier, ce dernier n'étant venu résider dans sa propriété de Gentilly qu'après la Première guerre mondiale. Certains industriels dont les affaires étaient installées dans la périphérie, résidaient à Nancy (comme les Fould de Pompey installés sur la Carrière) où encore les ingénieurs et cadres des salines et des industries comme Solvay. Avec l'essor des métiers de banque apparurent les directeurs salariés et les cadres des succursales des grandes banques nationales et les dirigeants des banques régionales. Parmi eux un nom se détache, symbole de l'ascension sociale et de la réussite, celui de Charles Renauld, originaire de Rambervillers et installé à Nancy vers 1875 ; il fut le fondateur de sa banque dont la réussite professionnelle se marqua par la construction d'un magnifique hôtel, inauguré en 1909, actuellement le siège régional de la BNP.

Ces élites nanciennes étaient en relation permanente avec Paris et une partie de leurs enfants était déjà aspirée par la capitale. Les hommes politiques importants habitaient Paris et descendaient à l'hôtel quand leurs obligations les appelaient à Nancy ce fut le cas d'Alfred Mézières, d'Albert Lebrun et de Louis Marin. L'attraction de Paris n'avait toutefois alors la gravité de ce qui s'est passé plus tard après 1918 et entre 1960 et 1990. Pour certaines familles, Nancy fut une ville de passage durant une ou deux générations et parfois moins. Après la mort du docteur Léon Poincaré, la famille Poincaré a quitté définitivement Nancy. Après la fusion de sa banque avec La Société nancéienne, Paul Lenglet s'installa à Paris. Le chimiste d'origine alsacienne Albin Haller eut le temps de construire sa maison à Nancy (aujourd'hui rue de Verdun et dont la dépose de ses vitraux par des audacieux monte-en l'air a défrayé la chronique ; on aurait pu croire qu'ils étaient partis au Japon ; ils ont été retrouvés entreposés dans un garage d'Épinal) avant de poursuivre sa carrière à Paris où il rejoignit son ami Henri Poincaré. L'historien Christian Pfister passa près de vingt ans à Nancy durant lesquelles, avant d'être appelé à la Sorbonne, il publia une monumentale histoire de la ville. Même après avoir quitté Nancy ces familles gardaient des liens et étaient dans la capitale des ambassadeurs de Nancy et de ce qui s'y faisait. Les relations étroites et durables entre Emile Gallé et le critique d'art Roger Marx qui épaula efficacement son ami dans les milieux de la capitale, en apportent de nombreuses preuves.

## 2. - *Les lieux bourgeois*

Les bourgeois dans la ville. Où habitaient ces bourgeois ? Pouvaient-ils parler à Nancy de quartiers bourgeois ? Où se rencontraient-ils ? Longtemps les familles bourgeoises avaient habité en ville vieille, dans la ville neuve autour de la Cathédrale, rue des Dominicains, rue Saint-Dizier, rue Saint-Nicolas. Les familles les plus anciennes avaient une campagne à Villers, Laxou ou Malzéville. Un rentier aisé Louis Cartry<sup>5</sup> qui habitait Terrasse de la Pépinière, vivait l'été dans sa campagne à Boudonville où il faisait cultiver une vigne. On possède l'inventaire de sa cave où les Sauternes, Bordeaux et Beaujolais se trouvaient en compagnie de tonneaux de vin de Boudonville qui semblait être l'ordinaire de sa table. Il avait un beau mobilier en acajou de style Louis XVI et quelques œuvres d'art dont deux potiches de Chine et trois gravures encadrées. Sur la Carrière, à côté des hôtels de la noblesse, vivaient des rentiers aisés et surtout des rentières,

---

5. - Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle (A.D. 54) : 73Er ,étude Vergne.

car les veuves étaient alors nombreuses. Les Alsaciens et les Lorrains s'étaient installés autour de Saint-Léon, au début de la rue de Metz et dans les belles maisons de la rue de la Ravinelle où habitaient les Bouchotte, les Vilgrain, les Léon Simon.

Au fil des années les familles aisées eurent tendance à quitter le centre ville. Dès 1876 les Gallé avaient quitté le quartier Saint-Nicolas où ils vivaient au-dessus de leur boutique et où le jeune Emile avait grandi, pour vivre à ce qui était alors vraiment la campagne, à la Garenne dans une belle maison classique entourée d'un grand parc que Gallé aménagea et peupla de plantes et d'arbres. Les Majorelle<sup>6</sup> étaient installés au 22-24 rue Saint-Georges comme négociants et fabricants d'objets d'art. Ils avaient ouvert une boutique rue des Dominicains au cœur de la ville. Avec la réussite et la notoriété, Louis Majorelle eut les moyens et le désir d'habiter une maison moderne dans le nouveau Nancy et confia à l'architecte Louis Sauvage la construction de la villa Jika. Autour de 1900, les familles les plus dynamiques et les plus modernes s'installaient aux environs du parc Saint-Marie où se tint l'exposition internationale de 1909 et dans la propriété de Saurupt<sup>7</sup> dont le parc fut loti selon un cahier des charges très strict. Parmi les propriétaires qui firent construire en s'adressant à des architectes modernes, on relève plusieurs entrepreneurs en bâtiment, un négociant en vins (villa Les Glycines), un pharmacien et l'industriel en tonnellerie d'origine alsacienne, Adolphe Fruhinsholz.

### 3. - *Les lieux de rencontre et de pouvoir*

Pendant une génération le conseil municipal et la mairie de Nancy fut un bastion de la bourgeoisie républicaine. Les maires de Nancy étaient rarement des Nancéiens de naissance : Hyppolite Maringer d'origine luxembourgeoise était un négociant enrichi dans l'épicerie en gros et Ludovic Beauchet était né dans la Meuse. La sociologie des conseils municipaux des années 1880-1910 ne révèle guère de surprises car on remarque la présence des diverses composantes de la bourgeoisie : propriétaires et rentiers, commerçants, entrepreneurs, industriels et manufacturiers. Les avocats, les médecins et les professeurs d'université étaient aussi bien représentés. On doit signaler aussi la présence de l'architecte Charles André, le père d'Emile André qui siégea de 1877 à 1904. Le changement de

6. - R. BOUVIER, *Majorelle*, Paris-Metz, 1991.

7. - E. BADEL, *Le Parc de Saurupt*, Nancy, 1906, 47 p., rééd. 1998 ; *Nancy. Le parc de Saurupt. Itinéraires du Patrimoine*, n° 187, 18 p.

majorité survenue en 1904 ne changea pas la composition sociale du conseil ; ce fut seulement la fraction catholique et nationale qui enleva temporairement sous la conduite du professeur de droit Ludovic Beauchet le contrôle de la ville à la bourgeoisie républicaine actionnaire de l'*Est Républicain*. La reconquête de la mairie en 1912 par la gauche n'apporta aucun changement sociologique ; tout au plus un artiste connu Victor Prouvé, deuxième président de l'École de Nancy, entra à la mairie où il déplora les choix artistiques de la municipalité précédente : la construction d'un théâtre néo-classique à l'italienne sans être en mesure de les infléchir ! Pouvait-t-on réaliser autre chose place Stanislas ? Autre lieu de pouvoir et de rencontre, la Chambre de commerce et d'industrie avec tout ce qui gravitait autour et tout spécialement la Société industrielle de l'Est et l'hebdomadaire qu'elle publiait la *Revue industrielle de l'Est*. Au début du siècle ses dirigeants étaient presque tous des nouveaux Nancéiens. Signalons Antonin Daum entré au bureau en 1904 et très influent dans les coulisses.

La loge Saint-Jean de Jérusalem fut le point de rassemblement de la bourgeoisie de gauche et anticléricale ; sauf exception à cette époque, les grands bourgeois restèrent extérieurs à la loge ; on doit cependant rappeler les noms de Charles Krug et des avocats Grillon, père et fils. La loge joua un rôle lors de l'affaire Dreyfus, dans la fondation de la Ligue des Droits de l'Homme et puis dans celle du quotidien *l'Etoile de l'Est* soutenu par Gallé et ses amis et où écrivait le critique d'art Emile Nicolas. *L'Etoile* qui ne fut pas en mesure de détacher de l'*Est Républicain* le lectorat qu'il détenait, fut le média de l'époque le plus favorable à Gallé et à l'École de Nancy.

Parmi les lieux de sociabilité culturelle, on doit faire une place à notre Académie, l'Académie de Stanislas dont le recrutement était orienté vers les hommes de lettres, les érudits et savants, les propriétaires nobles avec une tonalité traditionaliste et lotharingienne. Elle se tenait à l'écart du monde des affaires et de l'entreprise. En 1900 elle ne comptait par mi ses membres titulaires qu'un seul industriel, Oscar Berger-Levrault. Encore s'agissait-il d'un imprimeur et d'un éditeur. Elle souhaitait cependant s'ouvrir aux nouveaux talents comme le prouva l'élection d'Emile Gallé (associé correspondant depuis 1890) qui se présentait comme « verrier-céramiste » et qui prononça en 1900 l'un des plus originaux discours de réception de toute l'histoire de l'Académie sur le thème du « Décor symbolique », discours qui sera rappelé ce soir.

On aurait garde d'oublier les grands restaurants et en particulier la maison ouverte en 1894 place Stanislas par l'alsacien Julien Walter, un haut-lieu de la convivialité nancéienne !

#### 4. - *Goût, rapport à la culture et sensibilité artistique des élites*

Dans ce domaine délicat et complexe, je me contenterai seulement d'ouvrir quelques pistes pour constater, au-delà d'un goût bourgeois moins uniforme et moins conventionnel qu'il ne le paraît, une grande variété de comportements et d'attitudes. Beaucoup étaient de ces bourgeois nancéiens n'étaient pas passés par le collège ou le lycée ; ils avaient commencé à travailler très jeunes et, la cinquantaine et l'aisance venues, ils étaient désireux de s'identifier à leur temps ; ils faisaient alors construire une maison, achetaient du mobilier et des objets. La seconde génération fut plus ouverte à l'art que la première comme on le constate dans la famille Corbin.

Eugène Corbin, le fils d'Antoine qui avait été formé à l'école professionnelle de l'Est, avait une sensibilité artistique découlant plus d'une inclination personnelle plus qu'une formation scolaire. Cette sensibilité l'a conduit à encourager les artistes, à acheter et à collectionner des œuvres, à faire des Magasins Réunis l'une des vitrines de l'Art nouveau, à lancer et soutenir des publications comme la revue *Art et Industrie*. Les hommes qui étaient passés par les établissements catholiques comme La Malgrange et Saint-Sigisbert, avaient reçu une solide culture classique qui les rendait peu réceptifs aux formes et au goût moderne. Les ingénieurs étaient plus ouverts que les professions libérales, par exemple les ingénieurs Solvay. L'évolution des productions de Gallé, Majorelle et Vallin apporte la preuve que les formes et les thèmes de l'art nouveau ont été progressivement inventés et mis en œuvre. On doit garder en mémoire que avant de se lancer dans l'art nouveau, pendant au moins vingt ans, Eugène Vallin avait fabriqué et vendu des meubles pastiches du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Etre bourgeois, c'est d'abord avoir une belle maison ou un bel appartement ; c'est avoir un bel intérieur avec des pièces de réception, salon et salle à manger. Ces pièces, il faut le meubler et les décorer. On touche ici à l'histoire du goût, au rôle de la famille, aux choix qu'il faut opérer entre les héritages reçus et les tentations et offres du marché. Les inventaires après décès donnent quelques informations sur le mobilier et les œuvres d'art possédées par les défunts : tableaux, sculpture, objets divers. Jusque vers 1890, le goût bourgeois dominant resta néo-classique : on le remarque dans le style des maisons, dans le mobilier, les services de table et de verre, les objets décoratifs, les gravures et tableaux qui ornaient les pièces de réception comme le prouvent les inventaires après-décès ; on remarque une prédominance du mobilier Louis XVI ou de style Louis XVI (celui fabriqué longtemps par Eugène Vallin) et parmi les œuvres d'art les objets religieux sont les plus nombreux : descentes de croix, Christ encadré, Christ ivoire sur bois. Les listes énumératives des notaires ne permettent guère de



reconstituer la place des meubles et des objets et le décor d'une pièce. Les seuls objets de verre dénombrés sont des services de tables dont la provenance est rarement indiquée (quelquefois Baccarat ou Saint-Louis). L'inventaire après décès de Madame Déodor<sup>8</sup> née Balbatre, une rentière décédée en 1890, est tout à fait révélateur. Le notaire qui emploie la formule « collection de tableaux », énumère plus de 70 pièces dont il n'identifie pas la signature : des paysages, des scènes mythologiques, des sujets religieux, des scènes de genre type flamand ; il évalue le total de ces pièces à 2 500 francs. Il énumère aussi des portraits dont celui de d'Alembert (estimé à 100 francs), des pastels, des bibelots en bronze, une pendule (estimée à 320 francs). Le banquier Emile Thomas de Longwy avait acquis une belle collection de tableaux et de nombreux objets d'art, aucun, semble-t-il, n'appartenait à l'art nouveau.

Pour honorer une personnalité ou un anniversaire marquant, on offrit longtemps en cadeau un bronze de Barbedienne plutôt qu'un vase ou une coupe de Gallé. D'ailleurs dans la reconnaissance de Gallé, les Parisiens précédèrent souvent les Nanceiens comme le prouve la commande à Gallé du vase Pasteur. La table « Lorraine » offerte au Tsar par souscription est un premier signe suivi d'autres, comme la commande du vase *La Soude* faite par la firme Solvay<sup>9</sup> à l'occasion du trentième anniversaire de son installation en Lorraine.

Ce fut autour de 1900 l'arrivée à l'âge adulte et à la capacité économique d'une nouvelle génération plus ouverte à la nouveauté et à la modernité, l'arrivée aussi d'une génération nouvelle d'architectes qui allait construire des maisons modernes et ouvrir l'espace urbain à l'Art nouveau. Il faut signaler aussi l'installation de jeunes architectes, par exemple Emile André qui commença à travailler en 1901-1901 et sur lequel la thèse récente d'Hervé Doucet<sup>10</sup> a apporté de très nombreuses données. Citons les cas d'Albert Bergeret<sup>11</sup> qui confia la construction de sa maison en 1903 à l'architecte Lucien Weissenburger, du tanneur Luc, de Louis Majorelle qui quitta sa maison pour faire construire la villa Jika par Henri Sauvage, d'Eugène Corbin, le fils du fondateur des Magasins Réunis qui vint habiter « une campagne » à Nancy-Thermal (aujourd'hui musée de l'Ecole de Nancy). En s'installant dans une maison neuve art nouveau, les propriétaires la meublaient naturellement avec du mobilier et des objets art nouveau, ils passaient des commandes chez Gallé ou Majorelle, la décoraient

---

8. - A.D. 54 : 16 ER 273, étude Paul.

9. - Fr.-Th. CHARPENTIER, « Art et Economie : Solvay et l'Ecole de Nancy », *Le Sel et son histoire*, Nancy, PUN, 1981, p. 15-24 ; Fr. LE TACON, *Solvay, Gallé. Art Nouveau*, Nancy, 2000.

10. - H. DOUCET, *Art Nouveau et Régionalisme. Emile André (1871-1933), architecte et artiste*, Thèse de l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 2004.

11. - F. DESCOUTURELLE, *La maison Bergeret*, Nancy, PUN, 1991.

avec des vitraux de Jacques Gruber. En raison de la règle des cent ans on ne peut consulter les inventaires après décès de ceux qui ont fait construire et meubler une maison art nouveau. Frédéric Descouturelle a reconstitué l'ameublement et le décor de la maison Bergeret ; Roselyne Bouvier s'est attachée à l'aménagement la villa Jika. On ignore comment Charles Renauld et le tanneur Luc et beaucoup d'autres avaient meublé et décoré leurs maisons.

Autant que les particuliers, ce furent les commerçants comme Vaxelaire, la brasserie de Vézelize pour *L'Excelsior* (aujourd'hui le Flo), les négociants comme le marchand de charbon Kronberg qui commanda à Eugène Vallin un bureau à usage professionnel et des panneaux sculptés représentant le travail du mineur, les banques comme la Banque Renauld et le Crédit Lyonnais, les groupements professionnels comme la Chambre de commerce et d'industrie qui fit construire son nouvel hôtel sur le conseil avisé d'Antonin Daum.

\*

\*        \*

Autour de 1900 ou plutôt dans les années qui suivirent 1900 - le triomphe de Gallé à l'Exposition universelle fut sans doute aussi pour quelque chose - les élites nancéiennes s'ouvrent à l'Art nouveau. Certes si des segments de la bourgeoisie restèrent à l'écart, les éléments les plus aisés et la fraction la plus moderne des élites nancéiennes ont été le socle, le soubassement social qui a favorisé l'épanouissement de l'Ecole de Nancy et passé des commandes aux architectes et aux industries d'art. Une maison moderne était un signe éclatant de la réussite sociale et de leur adhésion aux valeurs culturelles et artistiques de leur temps à l'art nouveau. Cette adhésion n'a pas été suffisante. Il a fallu le marché parisien, les riches amateurs et les récompenses obtenues lors des expositions universelles et internationales pour que le talent exceptionnel d'Emile Gallé et les productions de l'Ecole de Nancy soient reconnues et diffusées au-delà de la ville qui en était le creuset.